NOTES ET DOCUMENTS

CONCERNANT L'INSURRECTION DE 1856-1857

DE LA

GRANDE KABYLIE

(Suite. — Voir les nos 231 à 236)

Dans un état de pertes qu'il a fourni, le bach-agha a estimé qu'on lui avait enlevé pour une valeur de 50,000 francs.

Des négociations furent faites par des marabouts pour amener la restitution de ce que les Beni-Raten avaient pillé. Il fut convenu que tout ce qu'on pourrait retrouver serait restitué en échange du fils de Mohamed Naït Amrouch, qui était toujours prisonnier, et que les mezrags seraient rendus pour marquer la fin de la trêve.

L'échange eut lieu entre Sikh-ou-Meddour et les Beni-Raten, par l'intermédiaire de spahis.

Tous les biens du bach-agha ne purent être retrouvés et restitués ; une somme de 15,055 francs, représentant le complément, lui fut allouée plus tard sur la contribution de guerre.

A la fin de février, les Flissat-el-Bahar avaient entièrement versé l'amende de 30,000 francs qui leur avait été imposée; les tribus des environs de Tizi-Ouzou avaient déjà versé une somme de 60,000 francs; le total, soit 90,000 francs, fut versé au Génie pour les constructions de Tizi-Ouzou et pour les travaux de route.

Chikh ou Arab continuait à faire de l'agitation dans les tribus de l'Oued-el-Hammam, pour ramener dans l'insoumission celles que le capitaine Beauprêtre avait récemment obligées à demander l'aman. Le 17 mars, il entra dans le village de Bou-Mançour, de la tribu des Beni-Flik, avec quelques contingents de Zouaoua et quelques cavaliers des Ameraoua insoumis; il comptait exécuter un coup de main le jour suivant sur les Ir'il-Nzekri, mais les gens de Bou-Mançour se prirent de querelle avec les Zouaoua à propos d'un mulet, des coups de fusil furent échangés et Chikh ou Arab dut se retirer avec un homme tué.

Les Beni-Idjeur ne s'étaient pas laissé entraîner dans cette tentative de désordre.

Voici le compte-rendu, daté du 20 mars, d'une opération poussée par le général Deligny jusqu'au cœur des Beni-R'obri :

« J'avais arrêté, et je vous en avais informé, que dès lundi, 17 du courant, je commencerais à fourrager dans les orges de l'ennemi en avant de Sikh-ou-Meddour.

» Dimanche, dans la soirée, j'appris que les Beni-Raten avaient comploté d'attaquer pendant la nuit le camp des zouaves ; j'avisai de cette nouvelle le lieutenant-colonel Manuelle, qui fut bien vite en état de les bien recevoir.

» Les Beni-Raten ne donnèrent pas suite à ce projet, mais ils envoyèrent les contingents qu'ils avaient réunis chez les Beni-R'obri, afin de tenter, avec ces derniers, un coup de vigueur contre les Azazga, qui sont sur la rive droite à l'avant-garde de nos tribus soumises. J'avais donc un motif de plus pour commencer à fourrager lundi.

» A 11 heures du matin, je fis battre l'assemblée et je me rendis avec toute la troupe disponible à Sikh-ou-Meddour ; ce jour-là le travail du Génie ne fut en aucune manière contrarié, car, outre le détachement de 300 ouvriers établi à Tizi-Ouzou, j'avais fourni 600 terrassiers comme d'habitude.

» Depuis quelques jours j'avais remarqué que les fourrageurs de l'ennemi s'attaquaient aux herbages qui sont les plus rapprochés de la montagne. Ce fut là que je résolus de commencer mon opération, afin de leur enlever les ressources les plus à leur portée et les obliger, par suite, à s'éloigner davantage de leurs repaires.

» Quand je fus établi entre Sikh-ou-Meddour et les contreforts dénudés qui tombent du Had (marché du dimanche), un nombre assez considérable de fantassins ennemis s'avança d'embuscade en embuscade, presque à portée de fusil de nos postes avancés.

» Je ne voulus pas engager avec eux une fusillade inutile et qui eût tourné à notre désavantage, car ce sont d'habiles tireurs qui connaissent leur terrain, la portée de leurs armes et qui savent se défiler. Je fis enlever les embuscades par le peloton de spahis de M. le sons-lieutenant Masson, quelques compagnies appuyaient le mouvement et l'artillerie vint prendre position sur l'arête enlevée.

» Le terrain dont nous nous emparâmes a vue sur le pied des pentes boisées des Beni-Raten ; il en est séparé par un intervalle de 5 à 600 mètres. La position était donc excellente pour contenir l'ennemi car ses balles ne pouvaient nous atteindre, tandis que nos armes à longue portée et nos obus pouvaient aller le trouver bien au delà de cette distance. Aussi quand, au bruit de la mousqueterie, les contingents arrivèrent, notre artillerie et nos balles cylindro-coniques les déconcertèrent au point de les obliger à remonter vers le sommet de la montagne. Plus de vingt cadavres furent enlevés sous nos yeux ; de notre côté, pas un homme ne fut touché.

» Quand le fourrage fut terminé, nous nous retirâmes sans que personne songeât à nous inquiéter ; seulement les spahis nous rapportèrent que, de la montagne, on leur avait crié : « Vous apprendrez bientôt ce qui sera arrivé aux Azazga ».

» Ce rapport, joint à ce que je savais de la marche des contingents vers le pays des Azazga, me donna de l'inquiétude pour cette tribu dont la chute serait, pour notre politique, un grave échec ; je me déterminai donc à partir le soir même pour le haut Bou-Behir, afin de me placer sur la route des contingents ennemis et de rassurer les Azazga par ma présence au pied de leurs montagnes.

» Je pris, dès ma rentrée de la corvée, mes dispositions de départ. J'organisai, tout d'abord, la défense du camp; 200 zouaves et une compagnie du 71e durent garder le camp des zouaves. Quant à la garde du camp du 60e, des tirailleurs et du 71e, qui forment un seul groupe, je l'assurai au moyen des malingres et des hommes reconnus les moins bons marcheurs et je donnai l'ordre que chaque soir, et tant que durerait mon absence, 200 hommes tirés des travailleurs placés en permanence à Tizi-Ouzou, viendraient s'établir dans une position qui couvre le camp et y passeraient la nuit. De plus, 100 cavaliers tirés de la zmala de Dra-ben-Khedda furent commandés pour aller s'établir au camp des zouaves et maintenir la communication entre ce camp et Tizi-Ouzou.

» En somme, un millier d'hommes, tant malingres qu'ordonnances et travailleurs, restaient aux alentours de Tizi-Ouzou, dans la main

d'officiers solides. Toute inquiétude m'était donc enlevée de ce côté. Il me restait encore une précaution à prendre en cas de mauvais temps et en vue de la crue des rivières que je laisserai derrière moi. J'informai le commandant supérieur du cercle de Dellys et je lui prescrivis de tenir réunies un certain nombre de bêtes de somme et de se préparer à me faire parvenir au premier ordre un convoi de vivres chez les Beni-Ouaguennoun, où je me retirerais si je venais à être contrarié par le temps.

» La garde de Tizi-Ouzou et des camps étant assurée, il me restait 2,700 hommes disponibles. Les hommes avaient trois jours de vivres, les chevaux et les mulets avaient également trois jours d'orge.

» A 10 heures du soir, je me mis en mouvement. Les zouaves et les tirailleurs indigènes, aux ordres du lieutenant-colonel Manuelle, marchaient en tête ; les quatre bataillons d'infanterie suivaient, ils étaient placés sous le commandement du colonel Pellé. Entre le 3e et le 4e bataillou étaient placés l'artillerie, les mulets d'ambulance et les bagages des corps, réduits au chiffre minimum de bêtes de somme. Enfin, en extrême arrière-garde, marchaient l'escadron de hussards et les spahis.

» Outre les trois jours de vivres portés par les hommes, je comptais utiliser, au besoin, les 10,000 rations qui forment la réserve d'approvisionnement des zouaves, ce qui me permettait de me considérer muni de cinq jours de vivres.

» La marche de nuit, favorisée par le clair de lune, se fit sans incident remarquable et dans l'ordre le plus parfait, bien que nous ayons eu à traverser le Sebaou plus de vingt fois pour éviter les berges de la rive gauche d'où nous aurions pu être inquiétés.

» A 6 heures du matin, nous étions dans l'oued Bou-Behir, le jour était déjà levé. Il eût été nécessaire de faire une halte d'une heure pour laisser reposer un peu la troupe et lui donner le temps de manger, mais cela fut impossible, car je perdais ainsi tout le bénéfice de la fatigue de huit heures de marche.

» Avant de partir de Tizi-Ouzou, j'avais écrit aux Beni-Djennad et aux Azazga que je serais au point du jour au pied des pentes des Beni-R'obri et je leur avais prescrit de marcher par les crêtes vers le sommet de la montagne, afin de me rejoindre sur la position d'Ifir'a ; les contingents de ces deux tribus étaient en marche, leur mouvement par les crêtes se prononçait, la résistance n'était nulle part. Les Beni-R'obri ne protestaient par aucun fusil contre l'envahissement de leur pays ; l'occasion d'apparaître impunément chez eux était trop belle pour la laisser échapper.

» Je laissai dans le marabout de Mr'ira (1), dans une position très

(1) Le vrai nom est Djama-Tizera, sur la rive gauche de l'oued Bou-Behir, au point où cette rivière, après avoir coulé à peu près du Sud au Nord, se dirige vers l'Ouest.

sûre, nos sacs et les bagages sous la protection d'un bataillon du 60e de ligne et de l'escadron de hussards et je demandai à la troupe un dernier effort.

Le colonel Pellé, avec trois bataillons, deux du 60e et un du 71e de ligne, remonta la vallée pour appuyer le mouvement ascensionnel des zouaves et des tirailleurs indigènes et afin d'aller s'établir au pied de la rampe d'Ifir'a, par où devait s'effectuer la retraite et par où pouvaient arriver les contingents ennemis, notamment les Beni-Idjeur.

» Dans tout le terrain battu, nous ne rencontrâmes pas une âme ; à 8 heures, nous étions au-dessus d'Ifir'a que je ne voulus pas brûler ; je me contentai de signaler ma présence sur ce point par l'incendie de quelques gourbis épars.

» Au moment où nous allions redescendre, nous fûmes rejoints par les contingents des Azazga et des Beni-Djennad, qui avaient pu traverser du Nord au Sud tout le pays des Beni-R'obri sans brûler une amorce. Je me retirai lentement, parce que les hommes étaient fatigués et que nous pouvions aller à l'aise, n'étant pas suivis. A 10 heures, notre peloton d'arrière-garde rentrait au camp.

» A 5 heures du soir, je fis faire un appel en armes ; pas un homme ne manquait, tous étaient gais, reposés et disposés à repartir.

» Nous ne fûmes pas inquiétés dans la position de Mr'ira et nous y passâmes une excellente nuit. L'ennemi ne fut pas aussi tranquille que nous ; l'épouvante était répandue dans toute la montagne et les Beni-Fraoucen se réunissaient à Djemaâ Sahridj, tandis que les Beni-Raten gardaient en force le chemin du marché de l'Arba.

» A 6 heures 1/2 du matin, le 19, nous nous mîmes en retraite. J'avais demandé aux Beni-Djennad 50 hommes montés sur des mulets, afin d'avoir au besoin une réserve de bêtes de somme pour alléger de leurs sacs les hommes fatigués. Je n'eus pas à les utiliser ; toutefois, au moyen de ce renfort de transport, j'étais sûr de pouvoir rentrer dans la journée à Tizi-Ouzou.

» Je me maintins sur la rive gauche pour ne pas traverser 20 fois encore le Sebaou et pour ne pas laisser à l'ennemi la satisfaction de me voir l'éviter. Je défilai sous Mekla, dont je connais trop bien le fort et le faible pour avoir à en redouter quoi que ce soit et je continuai ma marche par la route directe de Tizi-Ouzou.

» Arrivé à Tabokert, en face de Tamda, je remarquai que les contingents ennemis qui, jusqu'alors, ne s'étaient montrés qu'à de grandes distances de nous, gagnaient une sorte d'oasis entourée par les berges de la rivière, découpées en cet endroit en forme de fer à cheval, et venaient s'établir sur ma gauche à portée de fusil.

» Je fis tête de colonne à gauche et 2 compagnies du 71e, qui étaient d'avant-garde, enlevèrent les berges au-dessous desquelles défila le restant de la colonne. L'ennemi était tellement nombreux que je dus

faire appuyer les 2 compagnies du 71e par le bataillon Frèche du 60e de ligne. Quelques compagnies déployées délogèrent l'ennemi des buissons et des ravins où il était caché et le rejetèrent dans les figuiers après l'avoir mené battant pendant un quart de lieue.

» L'artillerie, habilement pointée, dissipa tous les groupes qui voulaient se former à portée de nos balles, et nos fusils à tige fouillèrent avec succès tous les abris où les isolés essayèrent de tenir.

» Cet incident dura une heure environ ; nous descendîmes dans la rivière et nous allâmes nous établir sur la rive droite pour y faire une grand'halte.

» Nous restâmes 2 heures au repos. L'ennemi, pendant ce temps, fut considérablement renforcé et atteignit le chiffre de 4,000 fusils au moins ; mais il avait plus peur qu'envie de combattre. Craignant que nous ne tentions une attaque par le chemin de l'Arba, il ne prenait que des dispositions de défense.

» A midi, nous traversâmes la rivière pour reprendre le chemin de la rive gauche et nous n'eûmes pas un coup de fusil pendant le restant de la journée. A 4 heures 1/2 toute la troupe était rentrée au camp, chose fort heureuse, car, à 5 heures, la pluie a commencé à tomber et depuis elle n'a pas cessé de tomber.

» L'ennemi a eu dans cette journée 25 à 30 hommes tués presque tous par nos obus, qui ont labouré des groupes nombreux ; il n'a pas dû avoir moins de 50 blessés. Il faut certainement qu'il ait été bien maltraité pour que, considérablement renforcé, il ne nous ait pas inquiétés dans la seconde partie de la journée. Nous étions du reste bien disposés à le recevoir ; notre cavalerie, qui n'avait pas donné, brûlait de l'envie de s'engager. Voyant que nous n'avions rien de bien sérieux à craindre, je lui donnai la satisfaction de faire l'arrière-garde.

» Dans ces trois journées la troupe s'est placée, à tous égards, à hauteur de nos plus vieilles bandes d'Afrique. Après s'être battue tout une après-midi, à 2 heures en avant de son camp, elle a fait, dans le plus grand ordre, une marche de nuit très difficile et franchi 20 fois le Sebaou en 8 heures. Partie à 10 heures du soir de Tizi-Ouzou, elle enlevait au pas de charge, à 8 heures du matin, la position d'Ifir'a à 10 heures du point de départ et ne se reposait qu'à 10 heures du matin. Le lendemain elle partait à 6 heures 1/2 du matin, se battait pendant une heure, restait 2 heures en face de l'ennemi et se retrouvait campée à Tizi-Ouzou à 4 heures 1/2 du soir.

» J'ai le plaisir de vous annoncer que cette série d'opérations, qui exercera, je n'en doute pas, une influence très grande sur nos ennemis comme sur nos amis, ne nous a pas coûté un seul homme tué ; une dizaine ont été atteints, 5 d'entre eux seulement sont entrés à l'ambulance avec des blessures sans gravité.

» L'état de la troupe est toujours excellent.

» Je serais heureux, Monsieur le Gouverneur général, si appréciant de la même manière que moi le mérite de cette excellente troupe, vous vouliez bien donner à la colonne quelque témoignage de votre satisfaction ».

Le *raid* d'infanterie exécuté par la colonne Deligny à 40 kilomètres de son camp avait été préparé avec une habile prévoyance et les troupes ont montré, dans son exécution, une endurance remarquable, un entrain, une vigueur et une discipline dignes des plus grands éloges. Mais, ce qu'on est en droit d'y reprocher, c'est qu'il ne répondait à aucune nécessité véritable et qu'il était très risqué.

Malgré toutes les précautions prises, la colonne se fût trouvée dans une position bien difficile si, comme il arrive souvent dans la saison où on était, des pluies d'orage avaient tout à coup rendu les rivières infranchissables.

Au moment de l'insurrection d'une partie des tribus de Tizi-Ouzou et de l'attaque de ce poste par les Kabyles, le maréchal Randon (1) avait demandé que la grande expédition depuis longtemps projetée pour soumettre définitivement la Kabylie du Djurdjura, eût lieu au printemps de 1856.

Le ministre répondit, à la date du 26 mars, que le gouvernement ne voulait plus d'expédition partielles et qu'il avait résolu d'en finir une bonne fois avec la Kabylie, en faisant marcher assez de troupes pour abattre d'un seul coup toutes les résistances ; que l'armée, qui rentrait à peine de la guerre de Crimée, n'était pas encore suffisamment réorganisée pour pouvoir fournir les troupes nécessaires et qu'il ne serait rien fait en 1856. Qu'en attendant le moment favorable, il fallait temporiser et tâcher de maintenir la Kabylie

(1) Le général Randon a été élevé à la dignité de maréchal de France le 19 mars 1856.

avec les ressources dont le Gouverneur général disposait.

De la fin de mars, jusqu'au mois de juin, la colonne Deligny a été employée à des fourrages au vert ayant le double but de pourvoir à la nourriture des chevaux et mulets de la colonne et de chercher à attirer en plaine les Beni-Raten, qui ne cessaient de se montrer agressifs contre les tribus soumises de la rive droite du Sebaou.

Tous les jours, la colonne quittait son camp de Tizi-Ouzou dès le matin et se rendait à Sikh-ou-Meddour. L'attitude des Kabyles, bien qu'hostile, manquait cependant de hardiesse; ils se bornaient habituellement, embusqués sur les pentes boisées de leurs montagnes, à envoyer de loin quelques coups de fusil auxquels la colonne ne répondait pas.

Les gens de Mekla avaient demandé l'aman, mais on avait refusé d'accepter leur soumission sans celle des Beni-Fraoucen. Les Beni-Fraoucen, Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb et Beni-Yahia firent, le 1er avril, des ouvertures de soumission au Bach Agha.

Le général de Tourville, chef d'état-major général envoyé par le maréchal Randon pour indiquer au général Deligny la ligne de conduite à tenir lorsque des tribus voudraient se soumettre, arriva le 10 avril à Tizi-Ouzou. Les instructions se bornaient à ceci : traiter avec les tribus désignées ci-dessus sans rien engager pour l'avenir au point de vue de la possession du sol et tenir les Beni-Raten en dehors de tout arrangement.

Le capitaine Beauprêtre partit le 13 avril pour Tamda, avec 400 chevaux pour les négociations à faire en vue de ramener les tribus à l'obéissance. Il n'y eut pas encore de résultats décisifs.

Au mois de mai, la colonne alla s'établir temporairement à Tala Atman, comme l'indique la lettre ci-après du général Deligny, datée du camp de Tala Atman 3 mai.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans ma dernière

dépêche, je suis parti du camp de Tizi-Ouzou pour me porter en avant dans la vallée, afin de faciliter les fourrages à la cavalerie et de faire une reconnaissance dans le but de voir les moissons en fourrages et en récoltes entre Tizi-Ouzou et Tamda. A une heure en arrière de ce dernier point, sur un plateau magnifique de la rive droite du Sebaou, j'ai pu établir mon camp dans de très bonnes conditions. J'avais avant de partir organisé la défense de mon camp à Tizi-Ouzou de manière à m'enlever toute inquiétude sur mes derrières.

» Le travail du Génie au fort était encore assuré par 600 hommes environ travaillant à la maçonnerie, aux carrières de pierre à construction et aux fours à chaux. Quant au travail de terrassement de la route, il est à peu près fini autour du bordj et, pour le reprendre, il faut que le Génie ait déterminé le passage de la route du fort à la rivière du Sebaou dans la direction de l'est.

» Des vivres réunis en quantité suffisante au camp des zouaves, me mettaient à couvert des difficultés pouvant résulter de la crue des rivières.

» La première nuit que nous avons passée au camp du Khemis a été troublée par quelques coups de fusil ; une cinquantaine d'Arabes sont venus attaquer nos grand'gardes en poussant leurs cris habituels ; tout était prévu, nous leur avons répondu par un silence absolu. Les nuits suivantes nous n'avons plus été inquiétés. Les journées ont été employées à fourrager à Tamda et dans les environs.

» Hier, j'ai quitté le camp du Khemis pour me rapprocher d'une lieue de Tizi-Ouzou, où je pense rentrer demain dans la journée.

» Cette sortie s'est effectuée sans le moindre accident et j'ai pu remarquer même que les cavaliers insoumis qui nous suivaient à l'arrière-garde lorsque nous ne sortions que pour faire un simple fourrage, se sont toujours tenus sur une défensive de plus en plus éloignée.

» Des contingents assez nombreux étaient réunis dans les dernières pentes de la montagne, mais ils se sont bornés à faire la garde et à allumer quelques feux dans la nuit..... »

Vers le milieu du mois de mai, l'ennemi parut combiner une entreprise plus sérieuse ; ses préparatifs, ses dispositions, le nombre des fantassins qu'il mettait sous les armes prouvaient qu'il voulait une affaire qui dégoutât la colonne des pointes journalières qu'elle faisait dans le pays.

Le 14 mai, la colonne avait fait sa sortie habituelle pour protéger la corvée de vert ; après avoir traversé l'oued Aïssi et remonté pendant quelque temps la rive

droite de ce cours d'eau, elle s'aperçut bientôt que le petit bois de Bou-Ilef (1) était occupé par les Kabyles ; de nombreux groupes armés se laissaient voir sur les pentes boisées des Beni-Raten, au-dessous du marché du Had.

Le bataillon du commandant Péchot, du 1er tirailleurs, reçut l'ordre d'enlever le bois et d'en chasser l'ennemi. Cette opération présentait des difficultés sérieuses en ce sens que le bois de Bou-Ilef, presque impénétrable, s'élevait au milieu d'un marais vaseux dont les bords étaient eux-mêmes très marécageux. Sans s'arrêter à ces obstacles, 4 compagnies s'élancèrent intrépidement malgré le feu de l'ennemi sur le massif de Bou-Ilef, le traversèrent à une profondeur de 200 mètres avec de la vase et de l'eau jusqu'à mi-jambe et en débusquèrent les Kabyles, qu'ils menèrent battant jusqu'au pied de leurs montagnes.

Grâce à la vigueur de l'attaque, les 4 compagnies n'eurent que 2 blessés. Les autres compagnies, pendant l'attaque de front, avaient tourné l'obstacle par la droite et repoussaient énergiquement les défenseurs des premiers mamelons qui menaçaient les tirailleurs débouchant de Bou-Ilef.

Ces deux compagnies, en simulant habilement un mouvement de retraite, attirèrent à elles une centaine de Kabyles ; à ce moment, un retour offensif des tirailleurs tua ou blessa à l'ennemi une trentaine d'hommes et le rejeta définitivement dans la montagne.

Quelques jours après cette affaire, un détachement fut envoyé pour protéger contre les Beni-Raten une fraction soumise des Beni-Djennad établie dans les environs de Mekla, sur la rive gauche du Sebaou. Le détachement se mit en route à 10 heures du soir, alla coucher à Mekla sans être inquiété et rentra le lendemain à Tizi-Ouzou, suivi seulement par quelques cavaliers de

(1) Ilef veut dire sanglier en Kabyle. Bou-Ilef était un bois sacré que les Kabyles respectaient et ne défrichaient pas.

l'ennemi qui tiraillèrent jusqu'à Sikh-ou-Meddour avec l'arrière-garde formée par le bataillon de tirailleurs.

Dans cette retraite, un tirailleur fut atteint mortellement d'une balle.

Dans le courant du mois de mai, les Beni-Douala ont tenté un coup de main sur Ir'il-Bouzerou, mais ils ont été repoussés en perdant 7 des leurs.

Parmi les morts, était celui qui les avait entraînés à cette agression, Mohamed ou Amrouch, celui à propos duquel se sont élevées les difficultés qui ont amené le pillage des bagages du bach-agha, lors de l'échange des prisonniers qui a eu lieu le 20 février.

Dans le courant du mois de mai 1856, des ordres furent donnés pour le transfèrement à Dellys du siège de la subdivision d'Alger, qui avait été établi temporairement à Tizi-Ouzou. Cette mesure ne fut ratifiée par le ministre de la guerre qu'à la date du 1er août (1). Le

---

(1) Voici le rapport approuvé par le ministre :

ORGANISATION DE LA SUBDIVISION DE DELLYS

Considérations générales. — Le transfèrement à Dellys du siège de la subdivision provisoirement installé à Tizi-Ouzou, le passage en territoire civil de la tribu des Arib et de six fractions des Khachna de la plaine, de plus la création, en principe, du cercle de Tizi-Ouzou exigent un remaniement dans l'organisation politique et administrative de la subdivision.

Les tribus de l'ancien cercle d'Alger, qui étaient passées dans le commandement de Tizi-Ouzou alors que le bureau subdivisionnaire se transportait sur ce point, ne peuvent aujourd'hui rester dans cette situation.

Il faut au cercle de Tizi-Ouzou une grande liberté d'action en raison de son rôle essentiellement politique. Ce serait partager son attention et lui créer des embarras que de lui laisser le soin d'intérêts coloniaux à surveiller en arrière, son rôle principal étant le développement de notre influence en avant de lui.

Ainsi, pour atteindre ce résultat, il faut retrancher de ce poste toutes les tribus de l'ancien cercle d'Alger et les placer sous l'administration du chef-lieu de la subdivision. Il y a lieu également de conserver à Dellys les tribus de cet ancien cercle.....

Ces considérations admises, on procéderait ainsi qu'il suit à l'organisation politique et administrative de la subdivision :

Cercle de Dellys (chef-lieu de la subdivision). — Le cercle serait borné au nord par la Méditerranée, au sud par Aumale et Dra-el-Mizan, à

capitaine Beauprêtre se trouvait donc envoyé à Dellys ; sur ces entrefaites, il partit en congé de convalescence et le commandant de la subdivision nomma, pour exercer les fonctions de commandant supérieur de Tizi-Ouzou, qui devenait un chef-lieu de cercle, le commandant Péchot, du 1er tirailleurs. Le lieutenant Capifali fut nommé chef du bureau arabe de Tizi-Ouzou à la date du 10 juin.

---

l'ouest par le territoire civil, à l'est par le Djebel-Fraoun, les Ouled-Aïssa-Mimoun et les Beni-Djennad.

ANCIEN CERCLE D'ALGER	Il serait composé des tribus suivantes : Khachna de la montagne et les fractions de la plaine qui restent en territoire militaire, Zouatna, Ammal, Isser-Dreu, Flissat-oum-el-Lil, Beni-Khalfoun, Zmoul du Sebaou inférieur (Bordj-Sebaou) comprises entre le Djebel-Fraoun et Kaf-el-Aogab.
ANCIEN CERCLE DE DELLYS	Dellys et sa banlieue, Oulad-Smir, Isser-el-Djedian, Beni-Tour, Taourga, Beni-Slyim, Flissat-el-Bahar.

La partie des Beni-Ouaguennoun de la mer, enclavée dans le commandement de Tizi-Ouzou et limitée par l'Oued-Bouçoula, ferait également partie du cercle de Dellys, moins le territoire d'Afir naturellement rattaché aux Oulad-Aïssa-Mimoun dépendant de Tizi-Ouzou.

En faisant disparaître cette enclave, les Beni-Ouaguennoun et les Flissat-el-Behar se trouvent administrés par le même commandement. Les dissensions qui divisent ces deux tribus seront plus faciles à éteindre et leurs différends plus faciles à régler.

Cercle de Tizi-Ouzou. — Le cercle serait composé des tribus suivantes :

Ameraoua, Oulad-Aïssa-Mimoun et le territoire d'Afir, Beni-Khalifa-Maatka, Betrouna, Beni-Zmenzer, Hassennaoua, Beni-Aïssi, Beni-Djennad, Zerkhfaoua, Beni-Raten, Beni-Fraoucen, Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb, Beni-Yahia, Beni-Itourar', Beni-Idjeur, Beni-R'obri, Beni-Flik, Acif-el-Hammam, Ir'il-Nzekri, Imadalen, Beni-Hassaïn, Azzouza, Tigrin, Ibahrizen, Igouchdal.

Cercle de Dra-el-Mizan (annexe). — Le cercle comprendrait comme précédemment les tribus suivantes. Il n'y a pas lieu d'apporter le moindre changement dans son organisation :

Mkira, Mzala, Nezlioua, Abid, Frikat, Beni-Smaïl, Beni-Koufi, Beni-Mendès, Beni-ben-R'erdane, Beni-bou-Addou, Cheurfa-Ir'il-Guiken, Ir'il-Imoula, Mechtras (dépendant directement de Dra-el-Mizan).

Beni-bou-Chenacha, Oulad-Ali-ou-Houl, Beni-Irguen, Hal-Ogdal, Beni-Chebla, Ir'zer-Ahmed, Ouadia, Beni-Yenni, Beni-Menguellat, Beni-bou-Youcef, Hal-Akbile, Beni-bou-Drar, Beni-Attaf, Beni-bou-Akkach, Beni-Ouassif (bach-aghalik de Si El-Djoudi).

Vu et approuvé :

Paris, le 1er août 1856.

Le maréchal de France, ministre secrétaire d'État de la guerre,

Signé : VAILLANT.

La nouvelle du départ du capitaine Beauprêtre et la nomination du commandant Péchot, officier supérieur qui était dejà connu des Kabyles (1), furent accueillies avec une grande joie par les populations indigènes. Autant le capitaine Beauprêtre était dur, inexorable, personnel dans ses décisions, autant le commandant Péchot était d'un abord facile, paternel dans son administration, aimant à s'entourer des conseils des notables du pays avant de prendre une résolution.

Le capitaine Beauprêtre (2) inspirait une véritable terreur ; il est resté légendaire en Kabylie tout comme le bey Mohamed ed-Debbah (3), mais on disait de lui comme de ce bey turc que, sous son commandement, une femme aurait pu sans crainte traverser le pays avec une couronne d'or sur la tête. Il est bien entendu qu'avec leur vive imagination, les Kabyles ont singulièrement brodé et amplifié et qu'ils attribuent au capitaine Beauprêtre quantité de choses qu'il n'a jamais faites.

Si on peut le blâmer d'avoir employé quelquefois des moyens violents pour faire respecter des Kabyles ses défenses et ses prescriptions, il ne faut pas oublier qu'on était, à l'époque où il commandait en Kabylie, en état de guerre perpétuelle avec les populations indigènes et que l'emploi de moyens extra-légaux était justifié. Il faut reconnaître anssi qu'il a toujours largement et habilement payé de sa personne, étant continuellement en course dans les tribus, et que, sans autres moyens que

(1) Voir, au sujet du commandant Péchot, la *Revue africaine*, 1881, p. 444.

(2) Voir, au sujet du capitaine Beauprêtre, la *Revue africaine*, 1870, p. 355, et 1881, p. 321. — Le 8 mai 1864, devenu colonel commandant le cercle de Tiaret, il se trouvait à Aouïnet-bou-Bekeur avec 100 hommes d'infanterie, un escadron de spahis et le goum du pays, lorsqu'il fut attaqué, à 4 heures du matin, par Si Sliman, bach-agha des Oulad-Sidi-Chikh qui avait fait défection au mois de février. Le colonel Beauprêtre, trahi par son goum, succomba après une résistance désespérée avec presque tout son détachement. Il ne mourut pas sans vengeance, car Si Sliman y trouva lui-même la mort. Ce fut un des premiers actes de la grande insurrection des Oulad-Sidi-Chikh.

(3) Voir la *Revue africaine*, 1873, p. 364.

des goums et des contingents à pied qui ne coûtaient rien à l'État, il a su, pendant une dizaine d'années, à Aumale, à Beni-Mançour, à Dra-el-Mizan et à Tizi-Ouzou, maintenir dans l'obéissance des populations turbulentes et toujours disposées à recourir aux armes. C'était pour la première fois, en janvier 1856, qu'il avait dû demander le secours de l'armée régulière. Il a su faire régner dans le pays une sécurité que nos colons n'ont pas toujours trouvée aussi complète à des époques moins troublées.

Les populations kabyles ne pouvaient pas voir les choses du même œil que nous, et, comme nous l'avons dit, le départ du capitaine Beauprêtre leur causa un grand soulagement et la nomination du commandant Péchot, comme commandant supérieur, produisit une grande détente dans les esprits. Tout le monde était fatigué de cet état perpétuel d'alarme et d'hostilité dans lequel on vivait depuis longtemps, les Kabyles éprouvaient le besoin de s'occuper de leurs récoltes et ils acceptèrent volontiers les ouvertures qui leur furent faites pour la conclusion d'une trêve de deux mois.

Les négociations qui furent poursuivies par un marabout des Flissat-Oum-el-Lil, dont nous avons déjà cité le nom, Si El Hadj Ali ben el Ounès el R'obrissi, n'engageaient que les tribus soumises vis-à-vis des tribus insoumises, l'autorité française restait tout à fait en dehors et gardait son libre arbitre, mais il était implicitement admis que la colonne ne ferait aucun acte d'hostilité pendant la durée de la trêve, et elle y trouvait son avantage, fatiguée qu'elle était par cinq mois d'allées et venues, de marches et de combats.

Une réunion de notables des tribus intéressées, à laquelle assistèrent leurs marabouts les plus écoutés, eut lieu à Taksebt, près de l'Oued-Aïssi, au pied des Beni-Raten, dans la première quinzaine de juin ; l'anaïa fut conclue et Si El Hadj Ali el R'obrissi et Chikh ou Arab échangèrent leurs fusils comme gages de leur bonne foi réciproque.

CHAPITRE VI

Difficultés survenues dans diverses tribus de l'annexe de Dra-el-Mizan et entre Si El-Djoudi et les Ouadia. — Menées de Si El-Hadj Amar. — Les Beni-Douala s'emparent d'I'ril-Bouzerou le jour de l'aïd el-kebir en violant l'anaïa conclue. — Révolte des Ouled-Yahia ou Moussa. — Si Ali El-R'obrissi cherche à venger son anaïa violée. — Combats dans les Beni-R'obri. — I'ril-Bouzerou est repris par Si Ali R'obrissi. — Luttes de Si El-Djoudi contre les Ouadia. — Si El-Hadj Amar lève l'étendard de la révolte, s'empare du bordj de Si El-Djoudi, le 24 août, et repousse le goum du capitaine Devaux. — Défection des Guechtoula. — L'usine de Bor'ni est saccagée et incendiée le 29 août.

Dans les premiers mois de 1856, l'annexe de Dra-el-Mizan jouit d'une assez grande tranquillité. Au mois de mars, les Beni-Attaf, les Akbil et les Beni-bou-Youcef ont échangé des coups de fusil, mais la question politique n'y était pour rien, il s'agissait seulement de questions de pacage. Les Beni-Yenni se battirent aussi entre eux.

Les gens de Tagmount-el-Djedïd se battirent également contre ceux de Tagmount-Azzouz des Beni-Mahmoud (1)

(1) La tribu des Beni-Mahmoud, qui fait partie de la confédération des Beni-Aïssi, ne figure, dans les documents officiels, ni parmi les tribus composant l'annexe de Dra-el-Mizan, ni parmi celles du bach-aghalik du Sebaou. Dans la réalité elle faisait partie du commandement du bach-agha Si El-Djoudi et elle a été rattachée à Tizi-Ouzou après l'expédition de 1856. (Décision ministérielle du 8 décembre 1856).

Les gens de la tribu racontent d'une façon assez curieuse les circonstances dans lesquelles les Beni-Mahmoud se seraient trouvés dans les rangs des insoumis.

Le khodja du bach-agha Si El-Djoudi, nommé Si Mohamed El Arab, était originaire de Tagragra, petit village situé à côté de Tagmount-Azzouz des Beni-Mahmoud ; il se rendait un jour dans son village accompagné d'un cavalier du bach-agha et il suivait le lit de la rivière qui se trouve entre Tagmount-Azzouz et Tagmount-el-Djedid.

De petits bergers de Tagmount-Azzouz qui se trouvaient par là, voyant apparaître tout à coup dans le fond de la vallée un cavalier revêtu d'un burnous noir, furent saisis d'une grande terreur et se mirent à fuir en poussant des cris d'alarme.

Or, depuis quelque temps des difficultés régnaient entre Tagmount-el-Djedid et Tagmount-Azzouz à propos de vols qui avaient été commis,

et un homme de ce dernier village fut tué. Les torts ayant paru être du côté de Tagmount-Azzouz, quelques notables de ce dernier village furent arrêtés et des amendes leur furent imposées; quelque temps après Tagmount-Azzouz et tous les Beni-Mahmoud faisaient cause commune avec les Beni-Douala insoumis, dans leurs luttes contre les Beni-Aïssi, comme nous le verrons plus loin.

Dans le courant d'avril, le capitaine Devaux dut faire procéder lui-même à l'arrestation de fauteurs de troubles dans les Beni-Smaïl et à l'ril-Imoula.

Bien qu'il existât un peu partout une certaine effervescence, les Kabyles n'en demandèrent pas moins de nombreux permis de voyage ; il en avait été délivré 4,537, à la date du 17 mai 1856, tant aux tribus des Zouaoua qu'à celles des Beni-Sedka. Cela constituait un joli revenu au bach-agha Si El-Djoudi qui ne les donnait pas gratuitement.

Au mois de mai, les affaires commencèrent à se gâter sérieusement. Le 15 de ce mois, une femme de la maison

---

et les gens de ce dernier village, en entendant les cris de leurs bergers crurent à une agression de leurs adversaires contre ceux-ci ou contre les troupeaux qu'ils gardaient, et ils dévalèrent précipitamment en armes pour se porter à leurs secours.

Voyant ce mouvement du haut de leur village, les gens de Tagmount-el-Djedid crurent, de leur côté, à une attaque de Tagmount-Azzouz, ils coururent aux armes et se précipitèrent également dans la vallée ; des coups de fusil furent échangés avant toute explication et un homme de Tagmount-Azzouz fut tué.

Pendant ce temps, le khodja et le cavalier avaient fui précipitamment et ils allèrent raconter au bach-agha que les Beni-Mahmoud étaient insoumis, qu'ils avaient été attaqués par eux et qu'ils n'avaient dû leur salut qu'à l'intervention des Tagmount-el-Djedid qui avaient couru à leur secours.

Deux jours après, 18 notables allèrent trouver Si El-Djoudi pour protester de leur soumission et expliquer la méprise qui avait été commise. Le bach-agha leur fit d'abord bon accueil et fit même égorger un mouton pour leur offrir la diffa, mais ensuite il les envoya prisonniers à Dra-el-Mizan, où le capitaine Devaux les fit emprisonner et les imposa à 85 douros par tête.

L'amende fut payée, mais les Beni-Mahmoud profitèrent de la première occasion pour passer aux insoumis.

de Si El-Hadj Ahmed ben El-Djoudi, fut insultée par un homme en se rendant à la fontaine. Si El-Hadj Ahmed entra dans une grande colère et exigea que l'insolent lui fût livré ; mais les Kabyles ne firent que rire de ses menaces et lui tirèrent même des coups de fusil; un homme de son parti fut tué.

Le 17 mai, le capitaine Devaux se rendit avec un goum à Tizi-Ntléta, au pied de la montagne d'I'ril-Imoula, à 3 kilomètres du marché, pour observer les évènements et donner au besoin son appui au bach-agha. Le sof des Aït-Amar, qui tenait pour ce dernier, se battit pendant 2 jours avec le sof des Aït-Yakoub et il y eut de chaque côté des pertes assez sérieuses. Les Beni-Sedka auxquels Si El-Djoudi demanda des contingents restèrent sourds à son appel.

Le 22 mai un combat assez acharné eut encore lieu; les Aït-Iakoub furent forcés de quitter la position qu'ils tenaient encore aux Aït-Abd-el-Kerim et de se réfugier à Taourirt-Abdallah.

Les hostilités continuèrent jusqu'au mois de juin et la paix ne fut rétablie que par l'intervention des marabouts des Cheurfa I'ril-Guiken, qui interposèrent leur anaïa.

Le marabout Si El-Hadj Amar continuait sourdement l'œuvre de désorganisation du commandement de Si El-Djoudi qu'il avait entreprise. Le bach-agha voyant qu'il n'était plus écouté dans les Zouaoua, que son influence y avait disparu, avait quitté son village d'I'ril-bou-Ammès pour aller habiter aux Ouadia. Le vieux marabout, abreuvé d'amertume, voulait quitter le pays et il avait demandé l'autorisation d'aller s'établir à la Mecque avec sa famille ; cette autorisation lui avait été accordée, mais il n'était pas parti.

Si El-Hadj Amar était en relations suivies avec Chikh ou Arab des Beni-Raten, avec Lalla Fathma la maraboute de Soumeur qui avait un grand prestige en Kabylie, et avec un marabout des Beni-Mançour nommé Si Mohamed ben Abd Er-Rahman.

Il préparait un soulèvement général qui devait avoir lieu simultanément dans le cercle de Tizi-Ouzou, sous l'impulsion de Chikh ou Arab, dans l'annexe de Beni-Mançour sous celle de Si Mohamed ben Abd Er-Rahman, qui s'était chargé de soulever les tribus de ce commandement, et dans l'annexe de Dra-el-Mizan où il dirigeait lui-même le mouvement (1). Il augmentait le nombre de ses affiliés dans les Beni-Sedka et les Guechtoula et il tenait tous les fils des menées hostiles contre lesquelles se débattait Si El-Djoudi.

Dans le secteur de Chikh ou Arab, l'objectif était Tizi-Ouzou ; mais il n'y avait rien à tenter directement contre le fort à cause de la présence de la colonne du général Deligny ; ce qu'il y avait à faire, c'était de tâcher de soulever le massif des Beni-Aïssi, des Beni-Zmenzer et des Maatka, puis de propager l'insurrection dans le massif des Flissat-Oum-el-Lil, menaçant ainsi les communications de la colonne. C'est ce plan que Chik ou Arab s'efforça de mettre en exécution.

Comme nous l'avons dit, les tribus soumises d'une part, et les tribus insoumises d'autre part, des environs de Tizi-Ouzou, avaient conclu une trêve de deux mois et cette trêve devait expirer quelques jours après l'aïd el-kebir qui arrivait, cette année-là, le 11 août.

Chikh ou Arab avait été obligé de l'accepter parce que les populations kabyles, dont elle favorisait les intérêts, l'avaient vivement désirée, et il était même question de la prolonger; mais elle gênait le chef du parti de la révolte dans l'exécution de ses desseins. Suivant la coutume kabyle, pour reprendre les hostilités avant l'expiration de la trêve, il fallait la dénoncer et rendre le mezrag, ce qui aurait mis en garde les tribus intéressées

Chikh ou Arab trouva sans doute très adroit de viole-

(1) La simultanéité fut à peu près obtenue, puisque le mouvement insurrectionnel a commencé le 11 août dans le cercle de Tizi-Ouzou, le 24 août dans l'annexe de Dra-el-Mizan et le 22 septembre dans l'annexe de Beni-Mançour.

tout simplement l'anaïa et de le faire le jour même de l'aïd ; de cette façon, les populations qu'il s'agissait d'attaquer, comptant sur la foi jurée, seraient sans défense et se laisseraient d'autant plus facilement surprendre que le jour de l'aïd el-kebir est consacré, par les indigènes, à leurs devoirs religieux, et qu'ils ne se battent jamais ce jour-là.

Toujours est-il que le 11 août, vers 4 heures de l'après-midi, au moment où dans toutes les familles on égorgeait le mouton de l'aïd, les Beni-Douala, poussés par Chikh ou Arab et aidés par les Beni-Mahmoud, dont nous avons parlé plus haut, tombèrent tout à coup sur le grand village d'Ir'il-Bouzerou des Beni-Aïssi et s'en emparèrent. Les agresseurs avaient été aidés par le parti de l'insoumission qui existait dans le village et ce fut surtout la fraction des Aït-Ramdan qui fut victime des spoliations des insurgés.

Cette agression, faite en violant une trêve solennelle et exécutée un jour d'Aïd-el-Kebir, souleva une réprobation générale en Kabylie et fut regardée comme quelque chose d'inouï et de monstrueux. Ce fut une grande faute pour le parti de l'insurrection, car cette trahison lui fit perdre le bénéfice de l'approbation intime et sympathique que les indigènes ont toujours dans leur for intérieur pour ceux qui entreprennent la guerre sainte, lors même que les circonstances les appellent à les combattre.

Les Kabyles prétendent que les notables qui ont poussé à attaquer Ir'il-Bouzerou par trahison furent tous, dans un bref délai, victimes d'un châtiment céleste qui atteignit aussi leurs enfants.

Le village d'Ir'il-Bouzerou situé au sommet du massif montagneux des Beni-Aïssi, dans une position très forte sur le bord de l'escarpement qui fait face à Tizi-Ouzou, était bien choisi comme point de départ pour des opérations ultérieures, mais les insurgés s'en tinrent là pour le moment.

En même temps que les hostilités commençaient, les agents secrets de Chikh ou Arab faisaient insurger la fraction des Oulad-Yahia-ou-Moussa des Flissat-Oum-el-Lil. A quelques jours de distance, deux chikhs y étaient victimes de lâches guets-apens; l'un d'eux en fut quitte pour un bras fracassé d'un coup de fusil, mais l'autre fut tué et mutilé par ses assassins.

La fraction, sommée de livrer les coupables à l'autorité française, s'y refusa et se mit en état d'insurrection.

Le chef du bureau arabe de Dellys, qui était le capitaine Colonieu (1), se rendit à Azib-Zamoum, convoqua les chefs indigènes et leur fit comprendre les graves conséquences que pourrait avoir la conduite des Oulad-Yahia-ou-Moussa. Ces chefs indigènes demandèrent à marcher, sans appui de notre part, sur la fraction rebelle.

Avant d'autoriser cette exécution, le capitaine Colonieu fit une dernière sommation aux révoltés, mais ceux-ci ne jugèrent pas à propos de répondre.

Le lendemain ordre fut donné à l'agha des Flissa d'attaquer les Oulad-Yahia-ou-Moussa. A l'approche des contingents de la tribu, les rebelles s'enfuirent de tous côtés; deux de leurs villages furent pillés et livrés aux flammes.

Des démarches de soumission ne tardèrent pas à être faites; elles furent acceptées et sept des principaux coupables, parmi lesquels se trouvaient deux des assassins des chikhs, furent livrés au chef du bureau arabe de Dellys. Les villages qui avaient donné l'exemple de la défection furent contraints de livrer leurs armes.

La tentative de Chikh ou Arab dans les Flissat-Oum-el-Lil avait donc échoué et le mouvement insurrectionnel qu'il avait réussi à y faire naître avait été arrêté net dès le début.

---

(1) Le capitaine Beauprêtre, ayant été nommé chef de bataillon le 14 juillet 1856, avait été remplacé à Dellys, comme chef de bureau arabe de 1re classe, par le capitaine Colonieu des tirailleurs indigènes, 1er adjoint à la direction divisionnaire de Blida. La nomination datait du 4 août.

Pour parer aux éventualités qui pourraient se produire le commandant Péchot avait fait descendre le 12 août, à Timizar-Lor'bar, les Oulad Aïssa Mimoun qui étaient restés soumis, et il avait appelé à Tizi-Ouzou les cavaliers de Sidi-Namen, Oulad-bou-Khalfa et Kaf-el-Aogab. Le goum des Isser y arriva également le 13 août.

Il envoya aux Hassenaoua, qui étaient directement menacés par les insoumis, quelques uns de ses meilleures mokhaznis pour organiser la résistance.

Il ne fut pas question de mettre en action la colonne de Tizi-Ouzou bien que le village d'Ir'il-Bouzerou dont s'étaient emparés les insoumis fût en vue du fort. Tout le temps qu'on pourrait les contenir avec des forces indigènes, il valait infiniment mieux s'en tenir à ce moyen, car l'apparition de nos soldats aurait immédiatement changé du tout au tout le caractère des hostilités. Or, tout faisait présager, jusque-là, que nos partisans pourraient, à eux seuls, faire tête à l'orage.

Cependant, le marabout Si Ali el R'obrissi avait éprouvé une violente irritation en voyant son anaïa violée; il y allait de son honneur d'homme et de sa réputation de marabout, d'en tirer sans délai une vengeance éclatante.

Il écrivit à Chikh ou Arab pour lui reprocher sa conduite, disant qu'il le rendait responsable des malheurs qui pourraient survenir; il lui renvoya en même temps le fusil qu'il en avait reçu comme gage de l'anaïa. Chikh ou Arab ne s'émut pas de ce message et il se borna à renvoyer à Si Ali el R'obrissi le fusil qu'il en avait reçu, en échange du sien.

Si Ali el R'obrissi organisa une croisade dans les tribus où il avait des serviteurs religieux, particulièrement chez les Flissat-Oum-el-Lil et jusque dans les Beni-Khalfoun, pour venger son anaïa violée et reprendre le village d'Ir'il-Bouzerou toujours occupé par les Beni-Douala.

Il réunit tout son monde aux Hassenaoua, où se groupèrent également les contingents de celles des tribus du

massif montagneux situé entre l'Oued-Aïssi et l'Oued-Bor'ni qui étaient restées dans le devoir : Maatka, Beni-Khalifa, Betrouna, Beni-Zmenzer et Beni-Aïssi. Le commandant Péchot lui laissa, sans intervenir, la direction des opérations.

Le 16 août au point du jour, le marabout fit donner ses contingents contre les Beni-Douala, et Ir'il-Bouzerou fut emporté d'assaut. Malheureusement les vainqueurs, une fois dans le village, ne songèrent plus qu'à rechercher du butin, et un retour offensif de l'ennemi les força à abandonner le village avec deux tués et sept blessés.

Dans cette affaire, les Hassenaoua, Beni-Zmenzer, Ir'il-Bouzerou et Tagmount ou Kerrouch ont bien donné, mais les Maatka, Betrouna et Beni-Khalifa ont été mous.

Le même jour, les Beni-Mahmoud avaient attaqué le village de Tagmount ou Kerrouch, qui était dépourvu d'une partie de ses défenseurs à cause de l'appel fait par Si Ali el R'obrissi ; malgré cela les agresseurs avaient été repoussés avec trois hommes tués ou blessés.

Dans le haut de la vallée du Sebaou, les hostilités avaient également repris ; le 15 août les Azazga, agissant pour notre compte avec le concours des Beni-Idjeur, ont attaqué les Beni-R'obri et leur ont enlevé les villages d'Akoura et des Aït-bou Hini. Les Beni-bou-Chaïb avaient voulu porter secours aux Beni-R'obri, mais les gens de Souama, leur plus grand village, les en avaient empêchés.

Les Azazga et leurs alliés les Beni-Idjeur, auxquels devaient se joindre les Beni-Djennad voulant attaquer les autres villages encore insoumis des Beni-R'obri, demandèrent au commandant Péchot de leur envoyer quelques cavaliers pour les appuyer ; cet officier supérieur leur envoya le 19 août un goum des Ameraoua-Tahta, sous le commandement de l'agha Allal, homme sage et prudent.

De son côté, Chikh ou Arab voulant porter secours aux Beni-R'obri, alla le 20 août dans les Beni-Fraoucen

pour les entraîner avec lui, mais ceux-ci ne voulurent pas remuer, et les Beni-Yahia qu'il avait convoqués ne répondirent pas davantage à son appel; il dut se décider à rentrer chez lui le 21.

Le 21 août dans la matinée le bach-agha Mohammed ou Kassi remonta l'Oued-Bou-Behir pour donner la main aux Beni-Idjeur, mais les gens d'Ifir'a se présentèrent pour lui barrer le chemin. Le bach-agha fit alors demi-tour pour choisir un terrain favorable aux chevaux; les Kabyles croyant qu'il fuyait le suivirent; il les chargea alors avec vigueur, leur tua quatre hommes et en blessa un grand nombre.

Les Azazga voyant nos goums engagés attaquèrent les villages des Beni-R'obri avec entrain, mais ils ne purent pas les enlever.

Les tribus de la rive gauche n'ont pas osé franchir la rivière.

Il peut paraître singulier de voir les Beni-Idjeur, qui avaient réclamé avec tant d'insistance pour ne pas être placés sous les ordres du bach-agha du Sebaou, faire maintenant cause commune avec Mohamed ou Kassi. Il y avait là une question de sof. Les Beni-Djennad et les Beni-Idjeur étant du sof ou fella (1), ils n'avaient pas vu d'inconvénients à courir sus aux Beni-R'obri qui étaient du sof Bou-Adda, avec la perspective de faire sur eux un peu de butin.

C'est peut-être pour une raison analogue que les Beni-Fraoucen et les Beni Yahia, qui sont aussi du sof

(1) Les Kabyles de la vallée du Sebaou et de l'Oued-el-Hammam sont divisés en deux sofs dont l'origine remonte au milieu du 17e siècle; ces sofs ont pris naissance par suite des rivalités entre les diverses branches de la famille des Oulad-el-Kadi et les sultans de Koukou. L'un était le sof de Bou-Kettouch appelé aussi sof ou fella (du haut); l'autre était le sof d'Ourkho ou sof Bou-Adda (du bas). Voici comment se répartissaient les tribus entre ces sofs :

Sof ou Fella : Beni-Djennad, Beni-Hassaïn, Beni-Idjeur, Illoula, Beni-bou-Youcef, Beni-Yahia, Beni-Fraoucen; — *Sof Bou-Adda :* Azzouze, Oued-el-Hammam, Beni-Flik, Beni-R'obri, Beni-Itourar', Beni-bou-Chaïb, Beni-Raten, Beni-Aïssi, Maatka, Beni-Ouaguennoun, Flissat-el-Behar.

ou fella, n'ont pas voulu répondre à l'appel de Chikh ou Arab pour secourir les Beni-R'obri, leurs ennemis de sof.

A cette époque, Chikh ou Arab avait toutes les nuits des songes qu'il racontait le matin à ses tolba et qui étaient des avertissements du ciel d'après lesquels les français ne pourraient jamais rien contre les Beni Raten.

Le 23 août, le marabout fit un grand effort pour s'implanter dans les Beni-Aïssi et les Maatka ; de nombreux contingents des Beni-Douala et des Beni-Raten attaquèrent les Hassenaoua qui étaient renforcés par les partisans de Si Ali el R'obrissi. Le choc fut rude, mais les assaillants finirent par être repoussés et les contingents de Si Ali el R'obrissi poursuivirent les insoumis, attaquèrent à leur tour le village d'Iril-Bouzerou et s'en emparèrent. Les Maatka et les gens de Tagmount ou Kerrouch s'étaient en même temps portés à l'attaque de Taddert ou Fella des Beni-Douala, et ils auraient enlevé le village d'assaut si les Beni-Mahmoud n'étaient pas venus les prendre par derrière.

Si Ali el R'obrissi put rester plus de 6 heures dans Iril-Bouzerou sans qu'on osât l'attaquer; il put donc considérer comme vengée la violation de son anaïa.

Pendant que les rencontres que nous venons de rapporter avaient lieu, les évènements se précipitaient dans l'annexe de Dra-el-Mizan. Divers personnages des Zouaoua et des Beni-Sedka, suscités par Si El Hadj Amar, étaient allés aux Ouadia, chez Amar Naït Amara, et avaient travaillé à détacher du bach-agha Si El Djoudi, avec le concours de notables de la tribu, les gens du sof des Aït-Amar.

Dans les querelles intestines de la tribu et du village, chacune de ces unités se subdivisait en 2 sofs prenant les noms de leurs chefs.

Lorsqu'on voulait entraîner une tribu hors de sa voie traditionnelle; on mettait en jeu ces subdivisions de sof et on se faisait un levier des rivalités intestines.

Des contingents armés des tribus ont été souvent forcés de combattre contre des tribus traditionnellement alliées, mais alors ces contingents ne donnaient que mollement et pour la forme.

Leurs intrigues ne tardèrent pas à mettre les partis aux prises et l'arrestation de 12 notables, demandée par le capitaine Devaux, fut le prétexte du conflit. Le 19 août, le bach-agha, attaqué dans son village d'Ir'il-Igoulmimen, en fut chassé avec son fils Si El Hadj Ahmed.

Si El Djoudi appela à son secours le chef de l'annexe de Dra-el-Mizan qui arriva aussitôt avec son goum et convoqua des contingents des Beni-Sedka et des Guechtoula. Le capitaine Devaux mit ses fantassins à la disposition de Si El Djoudi, qui réussit, avec leur secours, à reprendre le village d'où il avait été chassé.

La lutte continua dans la journée du 21 août; les Beni-Ouassif et les Beni-bou-Akkach ayant envoyé des contingents sur la demande du capitaine Devaux, le bach-agha se trouva assez fort pour reprendre l'offensive. Le 22 août il tenta une attaque contre le village de Taourirt Abd-Allah, mais il ne réussit pas et dut se retirer. C'est alors qu'intervint Si El Hadj Amar, qui amenait aux Ouadia, outre ses partisans des Zouaoua, des contingents des Beni-Raten et des Beni-Aïssi et une trentaine de cavaliers des Ameraoua-Fouaga, conduits par El Hadj Ahmed Nali ou Hammou, de Tamda. Parmi les cavaliers des Ameraoua se trouvait Mohamed Amokran, fils aîné du défunt bach-agha du Sebaou Bel-Kassem ou Kassi.

Si El Hadj Amar parvint à réconcilier les deux sofs des Ouadia et il ne resta plus au bach-agha, abandonné de ses partisans, qu'à se réfugier dans son bordj du marché des Ouadia.

Laissons le capitaine Devaux (1) raconter le combat qui eut lieu dans la journée du 24 août :

---

(1) Voir, au sujet du capitaine Devaux, la *Revue africaine* de 1884, p. 43.

« Tizi-Ntleta, le 24 août 1856, 9 h. du matin.

» Mon colonel,

» Ce matin, à la pointe du jour, j'ai appris que Si El Hadj Amar, dont j'ai eu l'honneur de vous parler hier, s'était mis à la tête des contingents des Beni-Raten, parmi lesquels se trouvaient des cavaliers des Ameraoua insoumis en assez grande quantité.

» Ces contingents s'étaient joints à ceux des Beni-Yenni et des Beni-Aïssi.

» Engagés par Si El Hadj Amar, les Ouadia ont cessé de se battre entre eux et, se réunissant aux tribus dont je viens de parler plus haut, ils ont marché sur le bordj que Si El Djoudi avait abandonné hier. Ce bordj est construit sur un terrain appartenant aux Cheurfa, tribu relevant directement du commandement de Dra-el-Mizan. Je ne pouvais laisser sans rien faire l'ennemi s'avancer jusque là.

» Les défenseurs du bordj ont pris la fuite au moment où j'arrivais avec mes cavaliers, de sorte que nous nous sommes trouvés en face de l'ennemi qui, à son tour, a abandonné cette position pour se rejeter sur les hauteurs voisines, d'où il a fait sur nous un feu assez nourri ; pendant quelque temps les cavaliers les ont repoussés et se sont avancés jusqu'au milieu d'eux.

» Des secours arrivant à l'ennemi de tous les côtés et ne jugeant pas la position très importante, puisque le feu était déjà mis à la maison j'ai commencé à faire exécuter la retraite et nous sommes revenus à Tizi-Ntleta pendant que l'ennemi, de son côté, se retirait aux Ouadia.

» Dans la charge que nous avons exécutée en avant, nous avons eu le malheur de perdre le caïd Si Sliman ben Kfif, des Nezlioua, qui, sans contredit, était le meilleur de tous nos chefs indigènes ; c'est d'abord celui dont le goum ait le mieux donné ; il y a eu aussi chez lui un homme de tué et trois blessés.

» Nous avons eu aussi un spahis et un mokhazni blessés ; en tout 2 tués, 5 blessés. Je ne connais pas encore les pertes de l'ennemi.

» J'ai moi-même été atteint d'une balle au côté, qui me forcera à garder le repos à Dra-el-Mizan, ce qui ne m'empêchera pas de m'occuper sérieusement des affaires du pays, d'autant plus que je suis parfaitement secondé par M. le lieutenant Noirtin.

» Toutes mes mesures sont prises, d'ailleurs, pour que toutes les tribus du cercle de Dra-el-Mizan continuent à rester dans le devoir ; mais je ne puis préjuger de rien.

» La guerre prend un caractère particulier ; elle n'a plus lieu de sof à sof, mais bien de soumis à insoumis, d'autant plus que la principale force des insoumis vient des Beni-Raten, des Ameraoua, des Beni-

Aïssi, avec lesquels on cherche à faire une anaïa à Tizi-Ouzou pour leur laisser les coudées franches de ce côté-ci.

» Je me retire chez les Mechtras, car le pays dans lequel nous nous trouvons ne peut plus être défendu par des cavaliers.

» *Le capitaine commandant le poste de Dra-el-Mizan,*
Signé : DEVAUX.

» P. S. — Je n'ai eu, dans cette affaire, qu'à me louer de la fermeté et de l'intelligence de M. Noirtin, qui a pris le commandement après ma blessure ».

Ainsi, le marabout Si El Hadj Amar, qui avait toujours gardé jusque là une attitude hypocrite, avait enfin jeté le masque et s'était posé comme le chef de l'insurrection. Pour expliquer aux siens comment il était sorti de ses habitudes pacifiques de marabout pour prendre des allures belliqueuses, il raconta que, dans la nuit, un ange lui était apparu et lui avait donné l'ordre, de la part de Dieu, de monter sur le cheval qu'il trouverait tout sellé et harnaché devant la porte de sa maison et d'entreprendre la guerre contre l'infidèle. Au point du jour il avait, en effet, trouvé à sa porte un cheval de guerre tout harnaché avec des armes chargées à l'arçon de la selle ; à la vue de ce miracle il était tombé la face contre terre en s'écriant que Dieu voulait lui faire proclamer la guerre sainte et il n'avait pu résister à sa volonté.

Si El Hadj Amar s'était donc élancé à cheval et, brandissant son fusil, il avait conduit ses guerriers, musique en tête et drapeaux déployés, à l'attaque du bordj de Si El Djoudi.

Un peu de mise en scène devait frapper l'imagination des Kabyles.

Plus tard on sut que le cheval lui avait été amené secrètement par deux hommes des Guechtoula.

Dans le combat, c'est en exécutant un retour offensif pour dégager le corps du caïd des Nezlioua et l'empêcher de tomber entre les mains des insurgés, que le capitaine Devaux avait reçu sa blessure.

La mort de Si Sliman ben Kfif fut pour nous une véritable perte ; c'était un homme intelligent, d'un caractère énergique et d'une bravoure à toute épreuve, plein de droiture et de loyauté et qui nous avait déjà rendu d'importants services (1).

Le capitaine Devaux n'alla pas jusqu'aux Mechtras, comme il l'avait annoncé dans sa lettre ; Si El Hadj Amar étant resté sur le marché des Ouadia, sans chercher à l'inquiéter, il s'était arrêté à Tizi-Ntleta. Bien que sa blessure eût une certaine gravité, il avait pu rester à son poste et garder le commandement.

Pendant les journées des 25, 26, 27 et 28 août, Si El Hadj Amar resta aux Ouadia dans une inaction apparente ; en réalité, il s'occupait activement d'entraîner les Guechtoula dans la révolte par ses menées politiques.

Si El Djoudi, après sa mésaventure, avait reçu l'ordre de retourner aux Beni-bou-Drar, en passant par Bouïra et le versant sud du Djurdjura, afin de réunir ses partisans des Zouaoua et de les amener sur les derrières des insurgés ; mais le vieux marabout était complètement atterré et anéanti et il resta aux Mechtras à se lamenter.

Cependant, les contingents que le capitaine Devaux avait avec lui fondaient à vue d'œil, soit que le manque de vivres forçât les Kabyles à aller se ravitailler chez eux, soit que, manquant de confiance dans le succès, ils voulussent tirer leur épingle du jeu.

Lorsque, le 29 août, Si El Hadj Amar s'avança contre notre camp de Tizi-Ntléta qui se trouvait déjà fort réduit, les Beni-bou-Addou et les Beni-bou-R'erdane, au lieu de nous soutenir, tournèrent leurs armes contre nous. Le capitaine Devaux dut battre en retraite et alors il trouva sur ses derrières les Mechtras, en armes, qui

(1) Si Mohamed ben Kfif, frère de Si Sliman, avait été nommé caïd des Nezlioua en 1846 par le maréchal Bugeaud. Attiré dans un guet-apens aux Oulad-el-Aziz par le khalifa d'Abd el Kader Si Ahmed ben Salem, qui lui avait donné rendez-vous sous prétexte de s'entretenir avec lui de sa soumission à la France, il avait été assassiné. Si Sliman ben Kfif lui avait succédé comme caïd des Nezlioua.

lui barraient le chemin ; les Beni-Mendès et les Beni-Koufi se joignirent également à l'ennemi. Si El Hadj Amar avait bien préparé son terrain, ce fut unc défection générale et il fallut reculer jusqu'à Bor'ni.

Là, un dernier combat fut livré aux insoumis, mais les forces étaient trop inégales, les Beni-Smaïl avaient aussi fait défection et les Frikat, qui, la veille encore avaient demandé de la poudre pour combattre avec nous, s'en servirent contre nous ; le goum se trouva débordé et il fallut reculer jusqu'à Dra-el-Mizan.

L'usine à huile et le moulin à farine de Bor'ni, qui avaient été créés en 1853 par un colon nommé Garrot, furent pillés et livrés aux flammes.

Dans l'annexe il ne restait plus de soumis que les Nezlioua, les Abid, les Harchaoua et les Mzala et Mkira.

Chez les Kabyles, ce fut une ivresse générale ; ils regardaient comme une grande victoire d'avoir fait reculer le chef de l'annexe de Dra-el-Mizan et d'avoir détruit l'usine de Born'i et ils ne doutaient plus du succès final.

Voyons ce qui s'était passé du côté de Tizi-Ouzou.

Le commandant Péchot, à la nouvelle des évènements qui s'étaient accomplis aux Ouadia, avait fait réunir à Tagmount ou Kerrouch les contingents des Maatka, Beni-Khalifa, Betrouna, Beni-Zmenzer et des Beni-Aïssi restés fidèles, afin d'être prêt à repousser les insurgés s'ils tentaient d'envahir le territoire des Maatka.

De son côté, Chikh ou Arab voulut faire un dernier effort pour se rendre maître de ce pâté montagneux et, le 28 août, il s'avança avec une trentaine de cavaliers des Ameraoua et 2,000 fantassins des Beni-Raten, Beni-Douala et Beni-Mahmoud, jusqu'à l'arba des Beni-Douala ; il poussa jusqu'à Tagmount ou Kerrouch dans le dessein d'entraîner avec lui les contingents qui s'y trouvaieut réunis ; mais le terrain était mal préparé, Chikh ou Arab n'avait pas l'habileté de Si El Hadj Amar pour les menées politiques, et toutes ses objurgations,

toutes ses menaces restèrent inutiles. Comprenant qu'il ne pourrait vaincre par les armes la résistance qui lui était opposée, il abandonna la partie et il se décida à aller se joindre, avec la plus grande partie de son monde, aux bandes de Si El Hadj Amar du côté de Dra-el-Mizan.

Les Maatka maintenus dans le devoir par l'influence du caïd El Hadj bel Kassem et de Chikh El Bachir, marabout très écouté des Cheurfa El Bachir, nous ont rendu, dans cette circonstance, un grand service en opposant une digue insurmontable au flot insurrectionnel qui menaçait de tout envahir.

Après l'incendie de Bor'ni, le chef de l'insurrection fit mine un instant de marcher sur les Maatka ; il s'était vanté, disait-on, qu'il irait planter sa tente sur le marché du Khremis de cette tribu ; mais il se ravisa et il alla solennellement reprendre possession de la zaouïa de Si Abd er Rahman bou Goberin, qu'il avait abandonnée trois ans auparavant. De là il écrivit de nombreuses proclamations pour appeler les tribus à la guerre sainte et il envoya dans beaucoup de villages, comme trophées de sa victoire et comme gages de ses succès futurs, des débris des machines brisées à l'usine de Bor'ni.

Colonel ROBIN.

(A suivre.)